

## **La Dzebille (en français la Gebille)**

Aucune information sérieuse sur l'étymologie de ce nom par ailleurs jamais noté sur les plans, et même les cadastres de la région.

Il nous a été donné par M. Louis Golay du Poste, fils de Louis Golay des Charbonnières, qui nous indiqua en passant que là-bas, on allait y faire les foins.

Le contrôle sur place nous avait fait découvrir un chemin de fortune d'une pente considérable, à se demander comment des chevaux avec des chars pouvaient descendre par là. De petits chars, de toute évidence. Fallait vraiment manquer de fourrage pour exploiter de telles parcelles. Ce pouvait être par des gens des Charbonnières, mais aussi par d'autres du Pont, on ne sait trop.

On avait cru il y a peu que la réfection de la route de Vallorbe, il y a quelque vingt à trente ans, avait annulé le départ de ce chemin de fortune. Cette information était erronée, puisqu'on le retrouve tel qu'il était autrefois, à quelque 150 mètres du col de la Pierre à Punex. Simplement que son départ est peu visible et qu'ensuite tout le chemin a été recolonisé par du bois blanc. Il se trouve aussi que le haut serait désormais impraticable par des chevaux. Il semblerait ainsi que la construction de la route forestière de mi-côte ait repoussé d'importantes quantités de matériaux qui ont comblé une partie du chemin tandis qu'il arrivait sur le faux-plat où tout un chacun pouvait enfin souffler. La pente certes n'était pas très longue, mais quel coup de collier tout de même. A tuer vos chevaux et vous avec.

Quoiqu'il en soit, il y avait là-haut un espace parfaitement dégagé au milieu des forêts colonisant les zones les plus pentues. Le cadastre de 1814 en fait foi. Comme prouve des pâtures en ces lieux la présence d'un ancien puits découvert il y a quelques années. D'autre part les murs de pierre sèche, certes désormais en très mauvais état, sont là pour prouver une utilisation pacagère de la zone au moins dès le début du XIXe siècle. On peut supposer toutefois que c'est de beaucoup plus ancien.

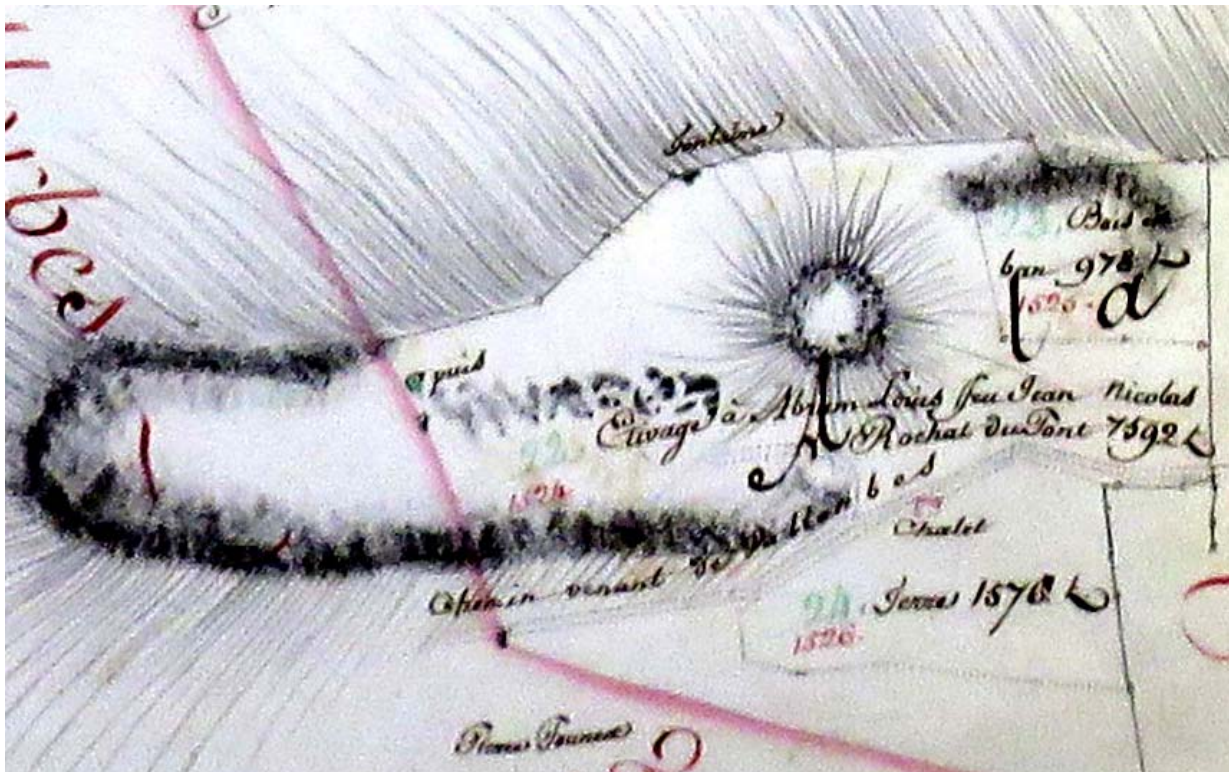
Contre l'est, c'est le Crêt Mal-Rond, contre l'ouest, c'est la Grenouille dont nous parlerons tantôt, que suit à quelque distance, la sommité des Agouillons.

La Dzebille, c'est-à-dire l'essentiel du pâturage, là où l'on avait replanté, propriété quasi certaine de la commune de l'Abbaye, peut être à 1100 mètres. C'est-à-dire que l'on s'est tout de même hissé de 50 à 60 mètres dès la route du Mont d'Orzeires pour arriver en cet endroit solitaire.

On le traverse pour accéder à un monticule situé entre le Crêt Mal-Rond et La Grenouille. Au pied de celui-ci la plantation, ces restants de murs, et le grand silence de la forêt quand la bise, comme aujourd'hui, est de la partie et ne vous laisse pas un seul moment de répit. Et elle est si froide que le terrain reste gelé avec encore des restants de neige en ce début d'avril.



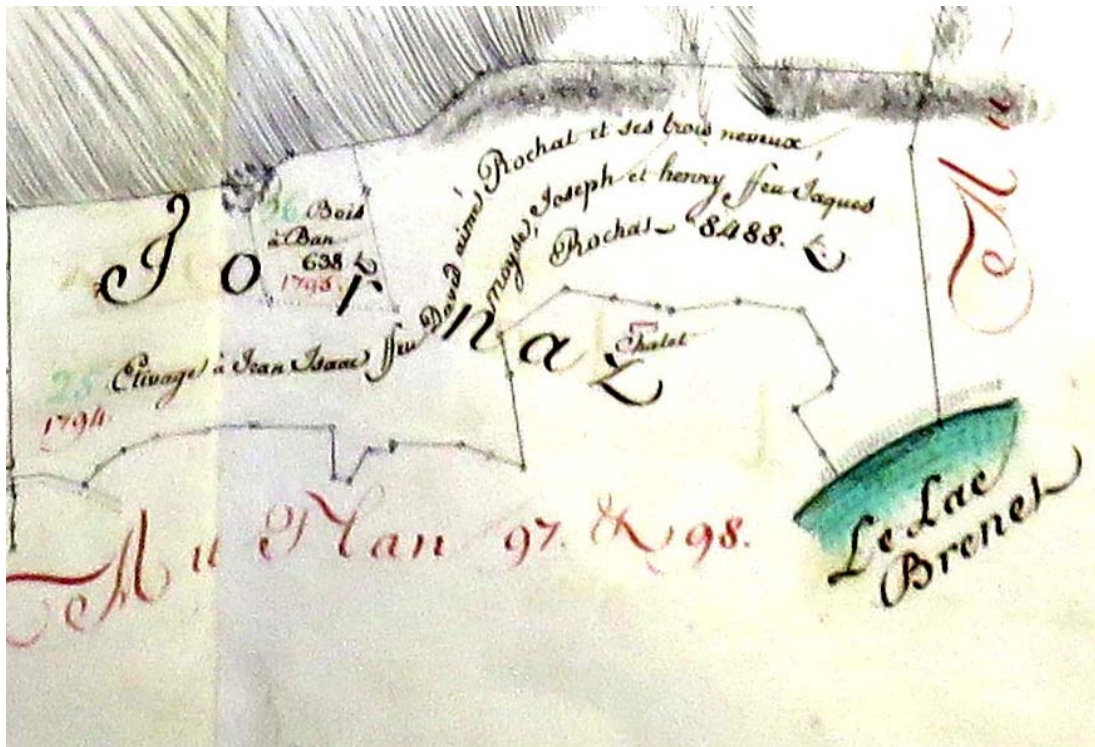
Cadastre de l'Abbaye, 1814, folios 103 et 104. Agrandissements divers.



La partie de gauche, soit côté Vallorbe, est donc un étivage propriété d'Abram Louis feu Jean Nicolas Rochat du Pont. A gauche la base du Crêt Mal-Rond. Le puis est toujours visible sur le terrain, comme le sont aussi les différents murs cernant les deux propriétés. Le chalet se trouve tout en bas de la propriété, au bord du chemin de l'Echelle.



Le puits à Abram Louis feu Jean Nicolas Rochat.



La zone côté Le Pont, étivage à Jean Isaac feu David Aymé Rochat et ses trois neveux. Cette surface est pâturée par le bétail du même Jean Isaac Rochat qui a une seconde propriété sous-jacente, cette fois-ci avec chalet. Voir plan de la page suivante, ACA, folio 99.





Ce n'est pas à la Dzebille, mais sur le territoire du Pont, juste en dessus de la route de ce village au Mont d'Orzeires. La petitesse du char montre le genre d'attelage que l'on pouvait éventuellement descendre de la Dzebille.



Des plantations sans sous-bois. L'effet est étrange.



Un érable a réussi à croître à proximité de cette multitude de longs futs sans intérêt.



Toutes les photos précédentes ont été prises il y a quelques années. Ici, du 7 avril 2015, en allant contre La Grenouille, l'ancien mur de la propriété de Jean Isaac Rochat et de ses trois neveux.

## A la recherche des temps perdus

[19.5.1971]

(La Gebille)

par Rémy Rochat

Peu avant le col de la Pierre à Punex, du côté de la Vallée, un petit sentier quitte la route ; il s'engage dans la forêt qui recouvre la pente abrupte d'une grande colline appelée « le Crêt Mal Rond ». Si vous choisissez ce sentier comme guide de promenade, vous arriverez, après quelques minutes de marche, en un lieu tout à fait surprenant. Comment aurais-je pu supposer trouver ici une sapinière qui croit sur quelques poses de terrain cultivable ? Pourquoi des champs en ce plateau presque inaccessible et tout entouré de rochers et de forêts vous direz-vous ? Alors devant un spectacle semblable vous vous plairez à rêver. Qui furent-ils ceux qui venaient travailler en ces lieux déserts ? N'avaient-ils pas assez des champs de la Tornaz ?

Mais vous trouverez les réponses à vos questions. C'est ainsi que peu à peu, au cours de votre promenade, vous constaterez que cet endroit est très bien protégé. Si c'est au printemps vous y verrez même, dans les forêts toutes proches, des foyards ouverts alors que nul arbre n'a encore verdi dans La Vallée.

Et les hommes qui venaient travailler sur cette terre, qui étaient-ils ?

Braves et courageux ancêtres, défricheurs infatigables, je me les représentais. Assis sur l'herbe sèche de ces terres qui furent leurs champs, je suis retourné à leurs époques lointaines. Je les ai vus, je les ai entendus. Leurs chevaux essoufflés encore d'avoir traîné les lourds chars à cercles au sommet de la rude grimpe, reprenaient haleine sur ce plateau perdu. Les paysans, eux, rassemblaient le foin avec leurs outils de bois.

Tout à mes rêves, je croyais presque réellement me pénétrer de l'odeur forte des chevaux en sueur et de celle plus légère des foins coupés que l'on brassait.

Les paysans chargèrent les chars à échelles. Puis ils s'assirent à l'ombre. On travaillait longtemps, il fallait donc boire et manger.

Avant le crépuscule le travail était fini. Hommes et bêtes allaient s'en aller et redescendre. J'imaginai alors les chevaux ; ils s'arcbuteraient dans les timons pour retenir les chars et ils creuseraient plus encore de leurs lourds sabots ferrés le chemin terreux. Puis arrivés au bas de la pente qu'ils auraient vaincue, ils prendraient la direction du village. Sur La Vallée la nuit s'apprêterait à tomber et l'on entendrait au loin les vaches qui parcourent les pâturages.

Tout ce monde-là vivait à l'époque des travaux rudes et pénibles, au temps où chacun devait lutter jour après jour pour assurer sa subsistance. Mais l'homme de ces heures-là connaissait des joies que nous avons perdues. Il aimait la terre défrichée de ses propres mains, les bêtes qu'elle lui permettait de nourrir, les peines qu'elle lui coûtait ; pourtant, en dépit de toutes ces difficultés, le soir au village il n'était que lui qui pouvait dire fièrement : « J'ai fené la Dzebille ». Tous ces petits riens, ces modestes satisfactions, formaient ce bonheur champêtre que je regrette et que je pleure aujourd'hui. Car j'aime ce temps passé où l'on vivait en communion perpétuelle avec la terre, élément de cette nature de laquelle nous sommes primitivement tous issus.

Mais je retrouvai la réalité ; il n'y avait plus devant moi qu'une grande surface herbeuse couverte de sapins en croissance. La cabane que j'avais remarquée lors de l'une de mes précédentes promenades s'était même effondrée ; la charpente vieillie n'avait pu supporter plus

longtemps le lourd toit de tuiles qu'elle soutenait.

Tout près des lieux où je réfléchissais, par-delà le vallon des Epoisats, à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau, se dressait la paroi impressionnante de la Dent de Vaulion. Cette montagne, ces rochers, ces forêts, ce lieu paisible, formaient un spectacle d'une beauté rare et sauvage. Cet endroit désert où nul ne peut troubler notre retraite doit plaire à l'homme, me dis-je et je me relevai, l'esprit plein de visions grandioses ou champêtres, hâtif d'écrire et de faire ainsi connaître à d'autres ce que j'avais vu.



